

violence, jusque là sans exemple, sur cet heureux climat. Cent quatorze communes furent plus ou moins ravagées ; leur perte s'éleva au chiffre prodigieux de onze millions ! Le zèle de M. de Lezay fut encore à la hauteur de la circonstance. Il organisa des collectes, sollicita des secours ; par leur moyen et avec l'assistance du respectable évêque de Blois, il fournit aux premiers besoins des victimes les plus nécessiteuses. Enfin, un million versé par la charité publique, par le département, par l'État, fut réuni, puis distribué, sous sa direction, en travaux, en subventions, en indemnités.

Six semaines, environ, après ce déplorable événement, le duc et la duchesse d'Orléans, qui venaient d'entreprendre un voyage dans les départements de la France, firent leur entrée à Blois. Pour les recevoir dignement, le Préfet avait pris, en ce qui le regardait, les dispositions les plus convenables. Mais la ville était obérée, et le fléau qui venait de dévaster la contrée avait épuisé toutes les ressources disponibles ; en outre, les partis hostiles au gouvernement, qui commençaient à s'emparer de la majorité dans toutes les assemblées électives, dominaient le conseil municipal de Blois, et tandis qu'une ville voisine, Tours, votait trente mille francs pour donner une fête au couple royal, Blois n'accordait, à l'occasion de son passage, que six cents francs, et encore avec la condition expresse de les dépenser en charités publiques. Toutefois, un bal brillant avait été préparé par les soins du préfet ; mais le prince, mécontent sans doute du peu d'enthousiasme montré par la ville de Blois, refusa d'y assister, alléguant la fatigue du voyage et le grand besoin de repos qu'éprouvait la duchesse. Il accorda seulement une réception officielle, puis il quitta Blois, l'âme profondément blessée, et gardant rancune au préfet, non moins qu'au chef-lieu du département. L'honorable administrateur, qui croyait avoir fait son devoir, ne se doutait pas de ce

•